

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉÂTRES : OPÉRA-COMIQUE, ROMÉO ET JULIETTE; ATHÉNÉE, LES RENDEZ-VOUS GALANTS. — SOUVENIRS DES EAUX : BARÈGES, par M. Henri de Brévannes. — POÉSIE : DATE LILIA, SUZANNE A SON PETIT LEVER, par M. Hector de Saint-Maur. — MOSAIQUES ROSES. — LES ÉTRENNES DE LA GAZETTE ROSE. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Ce que devient Paris. — Les Fêtes artistiques. — Concert chez M. Dupressoir. — Les dîners du comte de Noé. — La fête des Rois chez Mme Rattazzi. — Dîner à l'ambassade austro-hongroise. — Veillées se donne des violons. — Les réceptions de février. — La rançon de la France. — Un nouveau festival au Palais de l'Industrie. — Les bouts de cigares et les capsules de bouteilles. — Les cours et le théâtre de M. Jules Lefort. — Les « Echos de Nice ». — Soirée dansante chez Mme Butter. — Matinée d'enfants chez Mme de Humbolt. — Grande fête florale de la Société d'Horticulture. — Paris n'a plus d'hiver. — La date du 21 janvier. — La chapelle expiatoire. — Le buste en marbre de Mgr le comte de Chambord. — L'atelier de M. de Vasselot. — La nouvelle pièce, au Gymnase, de M. Alex. Dumas : la *Femme de Claude*. — Comme on arrivait autrefois. — Le Monde des Esprits, par Fortunio (Paulin Niboyet).

Pendant que Paris s'agite et politique de plus en plus, se demandant si la fusion est accomplie et si la France restera républicaine ou redeviendra impérialiste, Nice s'amuse à cœur-joie, les fêtes s'y succèdent, et Nice semble oublier qu'elle est française pour mieux fêter les étrangers et pour leur offrir plaisirs sur plaisirs. A Paris, ce sont les artistes et les étrangers qui font les frais de l'hiver. M. Dupressoir, le roi de Bade, comme on l'appelle encore et comme on l'appellera toujours, a donné un concert très brillant, exclusivement

composé de la plus belle ou de la plus laide moitié du genre humain (côté des hommes). Les dames avaient été exclues de cette réunion masculine. Pourquoi?... M. Dupressoir va recevoir bien certainement plus d'un reproche et plus d'une requête. Il ne lui prendra plus la fantaisie de recommencer une seconde fois une pareille exclusion, nous en sommes bien convaincue. Le programme de ce concert était des plus attrayants; le voici tel qu'il était annoncé :

Arioso de la *Coupe du roi de Thulé*, de Diaz, chanté par M. Faure.

Souvenir de *Faust*, d'Alard, exécuté par M. Alard.

Duo d'*Hamlet*, d'A. Thomas, chanté par M. Faure et Mlle Albani.

Grand caprice sur les airs du Ballet d'*Alceste*, de Saint-Saëns, exécuté par M. Saint-Saëns.

Grand air de la folie de *Lucie*, de Donizetti, chanté par Mlle Albani.

Fantaisie sur *la Muette*, d'Alard, exécutée par M. Alard.

Trois Soldats, les Myrtes sont flétris, de Faure, chantés par M. Faure.

Paraphrase sur la *Istena* (Paladilhe), de Saint-Saëns, exécutée par M. de Saint-Saëns.

Sancta Maria, de Faure, avec accompagnement de violon, piano et orgue (MM. Saint-Saëns, Alard et Faure), chanté par Mlle Albani.

Il n'y avait là, comme vous voyez, que des artistes de choix. Ils déployaient d'autant mieux leurs rares qualités qu'ils se sentaient entourés d'un auditoire comme la composition habituelle des théâtres ne leur en fournit guère.

Faure et l'Albani ont eu les honneurs de la soirée. Mlle Albani portait une toilette de satin blanc d'une simplicité élégante.

Parmi les hommes (il n'y avait pas de dames), nous avons remarqué MM. Ambroise Thomas, Heugel, Eugène Diaz, le comte d'Osmond, L. Borda, Saucède, Pierre Véron, Siraudin, Clairville, les docteurs Fauvel et Mandl, etc., etc.

M. le comte de Noé donne aussi de beaux dîners artistiques, où Cham, Louis Leroy, Pierre Véron et Siraudin font assaut de verve et d'esprit. On dirait un feu d'artifice aux fusées multicolores et variées.

On a tiré les Rois un peu tardivement chez Mme Rattazzi, avenue Urich, en l'honneur de Son Altesse le Prince de Monaco, qui est un parfait gentleman, très amateur de musique et aussi affable que spirituel et distingué. Le Prince de Monaco est un petit roi dans sa principauté de Monaco, qui jouit de toutes les libertés de la république de l'âge d'or. Le dîner a été très gai. La fève ne s'est pas trompée : elle a été tout droit au prince de Monaco, qui a choisi pour reine la maîtresse de la maison.

Il est aussi question des fêtes vénitienes parées et masquées qui eurent tant de succès dans l'hôtel de M. Arsène Houssaye avant la guerre, et dont les invitations étaient si appréciées et si recherchées. La première fête de ce genre doit avoir lieu le jeudi de la mi-carême.

Jeudi 23 janvier, on a joué la comédie au théâtre de l'avenue Urich.

Le programme était ainsi réparti :

Une Ode d'Horace, comédie en un acte et en vers, par F. Ponsard.

Aux pieds d'une Femme (marivaudage en quelques scènes).

L'intermède musical a été rempli par Mme Ugo lini, Mme Cabel, Mme la marquise Caracciolo, M. Nathan, M. Depassio et Mme Dreyfus.

M. Martel, de la Comédie-Française, a dit *le Roi s'amuse*, de Victor Hugo, et la petite Léa Martel, de la Comédie-Française, a montré une intelligence hors ligne dans la *Jeanne d'Arc* de Casimir Delavigne.

De nouvelles expériences sur l'électricité, par M. Gustave Trouvé, ont terminé la soirée.

Le lendemain, vendredi 24, M. Louis Enault donnait une soirée musicale et littéraire dans son musée artistique de la rue Taitbout. Il y avait une

très belle réunion, de brillantes toilettes et de bien jolies femmes.

Mme la comtesse Périère-Pilté, qui, jusqu'ici, avait reçu dans l'intimité, a également ouvert ses salons à partir du 27 janvier. Le plaisir va se mettre en route, espérons-le.

Dans le vrai Faubourg Saint-Germain, les grands dîners se succèdent. Dimanche dernier, la duchesse Pozzo di Borgo recevait pour la seconde fois, et le jeudi suivant c'était la comtesse de Moustier.

Le dîner de l'ambassade austro-hongroise a été fort brillant. S. Exc. le prince- nonce, Mgr Flavius Chigi, était à la droite de la comtesse d'Appony. Parmi les autres convives on remarquait le prince et la princesse Troubetzkoi, qui avait à son corsage un magnifique bouquet de diamants et de turquoises; le baron et la baronne Van Zwylen, le duc et la duchesse de Galiera, et M. Olozaga.

Il paraît que Versailles se donne des violons comme au temps du Grand Roi. En dépit de l'Assemblée législative, Versailles a conservé son cachet aristocratique et grandiose; c'est toujours la ville de Louis XIV, qui semble attendre ses rois. Aussitôt que cette foule remuante, et tapageuse presque toujours, de l'Assemblée législative, s'est écoulée, Versailles retombe dans le silence; il oublie ce qui vient de se passer, et reste Versailles quand même.

Il y a eu grand bal chez le baron de Sussbielle, bal très brillant et très animé, de jolies femmes et de printanières toilettes.

Mme la duchesse de Maillé et la marquise de Chantérac vont, dit-on, reprendre leurs *raouts* du dimanche dans les premiers jours de février.

On sait que le comte de Chantérac, fils de la marquise, est l'un des virtuoses de salon les plus applaudis.

Cette dernière quinzaine de janvier n'a pas eu tout le retentissement ni toute l'animation qu'on espérait. Les fêtes ont été ajournées et presque tous les salons ont fermé leurs portes pour la mort de l'Empereur Napoléon III. Tous les projets sont remis après le 15 février, on le dit du moins et on l'espère. On attend toujours, comme si l'avenir devait nous donner la revanche des mauvais jours passés. Où aboutira-t-on? Dieu seul le sait. La fusion est faite, dit-on de tous côtés. Quelle fusion?.. Est-ce celle des orléanistes et des légitimistes, ou celle du Comte de Chambord adoptant le Prince Impérial, devenu Napoléon IV?...

Que n'a-t-on pas dit à ce sujet et que ne dit-on pas encore? Ce qui n'empêche pas la *République du 4 septembre* de s'installer tant bien que mal à la place des autres. Il faut d'abord payer les Prussiens, avant de songer à un autre mode de gouvernement, disent les conservateurs et les amis

de l'ordre. C'est très prudent et très sage, mais pour acquitter la rançon de la France il faut beaucoup d'argent, et tous les moyens semblent bons et fructueux.

L'autre samedi, nous avions dans notre petit salon de la rue de Provence une aimable et intelligente société. M. Marbeau, le président honoraire des crèches, était là; il était venu nous parler du grand festival du Palais de l'Industrie, qui avait eu lieu le 12 janvier et qui avait produit 9,000 fr. de bénéfices.

— Je vais en donner un autre; le 26 janvier, nous disait-il, je fais appel à tous les musiciens de France et de l'étranger. Il s'agit des enfants des pauvres et des ouvriers laborieux qui travaillent. Ils arriveront tous et se rendront avec plaisir et empressement à mon appel. En France c'est ainsi, et c'est peut-être ce qui nous reste de notre esprit chevaleresque, la *charité* !... On aime à faire le bien.

Et l'excellent homme se frottait les mains en disant : « Je vais inaugurer de nouvelles crèches. » Et sa figure rayonnait de cette joie intime qu'on éprouve quand on est bon et charitable, et qui se reflétait sur tous ses traits.

On quitta ce sujet si intéressant des crèches pour parler de la mort de l'Empereur Napoléon III et de cette fatale guerre avec la Prusse, qui l'avait exilé et amoindri la France.

M. Jules Lefort, qui revient de Londres et qui est l'un de nos premiers chanteurs cosmopolites, nous disait qu'on devrait faire comme en Russie, ne rien perdre et tout conserver. En Russie, le petit bout du cigare, qu'on coupe pour l'allumer, est précieusement conservé, tandis qu'en France on le jette. Chaque maison, en Russie, a une espèce de vasque dans laquelle tous les bouts de cigares sont jetés. Une personne qui en a l'entreprise et la spécialité vient prendre et acheter tous les bouts de cigares inutiles; c'est donc de l'argent trouvé; on en fait des cigarettes, rien n'est perdu. Il en pourrait être de même de toutes les bouteilles capsulées d'étain, telles que le vin de Champagne, les bordeaux de première qualité, les bouteilles de liqueur, d'eaux minérales, et jusqu'aux bouteilles de pharmacie. C'est une idée qui peut trouver son application, et dans ce système de ne rien perdre et de tout vendre, on peut amasser de l'argent pour libérer la France.

A propos de M. Jules Lefort, le voici classé parmi les professeurs, tels que Duprez, Roger et Wartel. M. Jules Lefort va ouvrir des cours de chant et de déclamation, boulevard des Batignolles, 29, et il a également un théâtre, où il va former des cantatrices pour l'Opéra, l'Opéra-Comique et les Italiens.

M. Jules Lefort va appliquer à ses cours son excellente méthode qui simplifie le chant et le rend plus pratique et plus facile. Sa méthode est une sorte de grammaire musicale dont nous parlerons.

L'inauguration des cours de M. Jules Lefort sera précédée d'une très brillante soirée artistique.

Nous avons dit que les fêtes se succédaient à Nice. Jugez-en par les *Echos de Nice* qui nous arrivent en ligne directe (train express) et qui mentionnent l'élégante et charmante soirée dansante, donnée par Mme Butter, dans son appartement transformé, pour ainsi dire, en bosquets verdoyants et fleuris, par Mme Duluc, qui a succédé au jardinier Alphonse Karr.

Voici les noms des principaux invités de cette soirée :

Le préfet et Mme la marquise de Villeneuve, le général et Mme et Mlle Dundel, le marquis et la marquise Gargollo, le comte et la comtesse Michel, le baron et la baronne de Pallandt, le prince Della Scaletta, le marquis l'Orvalo, Mme Bontowski, le baron Vanika de Bertouch, le duc de la Conquista, le baron de Nervo, Mme et Mlle Dundar, le comte Villa Gonzalos, Lady W. Puget et Mlle Ruytenaers, le baron d'Alt, la baronne de Sainte-Marie et Mme de Boispreaux.

Avant le bal, M. Valdec a chanté plusieurs romances, entre autres *Donni pure* qu'il a dite de la façon rêveuse et artistique qui caractérise son beau talent.

Donni pure est l'œuvre d'un jeune compositeur, M. Scudéri, qui a déjà obtenu de nombreux succès à Nice, il y a quelques hivers.

Une matinée d'enfants a eu lieu aussi chez Mme de Humbold, née princesse Lubanoff. Toute une pleiade de charmants enfants, presque tous vêtus de rose, ont fait, pour ainsi dire, ce jour-là, leur entrée dans le monde.

Parmi les plus gracieux, on remarquait le prince de Poix et sa sœur, le jeune baron de Pallandt et la sienne, Mlles de Boispeux et Grigines, etc. Une loterie a terminé cette charmante fête enfantine.

Nous n'en finissons pas, disent les *Echos de Nice*, si nous voulions parler de tous les concerts, bals et fêtes qui se sont succédé pendant cette bienheureuse quinzaine. Bornons nous à citer les principales réunions : Lundi, concert de l'association Alsace-Lorraine; mardi, bal et concert chez Mme Rabiglio; fête à bord du *Waback*; bal, le soir, chez Mme Sabatier.

Dimanche 6, réception à la préfecture; bal chez M. Francia; grande soirée chez Mme la vi

comtesse Vigier, qui a chanté d'une façon ravissante le duo de *Rigoletto*, avec M. B...

Mardi 7 janvier, grande soirée à Valrose, dans laquelle Mme Conneau s'est fait entendre.

Enfin, mardi dernier, grande fête florale donnée par la Société d'horticulture de Nice, dans la grande salle du Cercle de la Méditerranée, en faveur de l'œuvre du Jardin d'horticulture et d'acclimatation des bois du Var.

Cette fête était charmante. La salle, fort bien décorée par Mme Duluc, était un vrai parterre de fleurs. On dansait littéralement sous des berceaux de verdure, composés des plantes et des fleurs les plus rares, d'où jaillissaient des jets d'eaux. Le coup d'œil était féerique. On eût dit d'un décor d'opéra. Les jardins et les serres de Mme Duluc avaient été dévastés, comme ils le sont chaque fois qu'il y a des fêtes à Nice.

La floraison odorante et parfumée de la véritable violette de Parme est dans tout son épanouissement. Demandez-la bien vite, à Mme Duluc. La violette, comme le lilas, ne fait qu'apparaître et disparaître. Il faut en profiter.

Paris est triste et préoccupé : il n'a pas d'hiver. Le mois de janvier rappelle d'ailleurs un triste et douloureux anniversaire. Le 21 janvier est une date que les légitimistes et les honnêtes gens n'oublieront jamais.

La Chapelle expiatoire a été encombrée d'une foule pieuse et recueillie. Les messes s'y sont succédé sans interruption. En priant pour l'âme du roi-martyr, on priait, pour ainsi dire, pour le salut de la France.

M. Libman, qui a préservé la Chapelle expiatoire des horreurs de la Commune, avait réglé pour cette date funèbre du 21 janvier, les cérémonies de la Chapelle. Les messes s'y succédaient d'heure en heure.

Les invitations avaient été envoyées aux membres de la droite de l'Assemblée nationale, leur donnant l'accès exclusif du sanctuaire, aux messes de dix heures et de midi.

Presque tous ont répondu à l'appel qui leur était fait, et parmi les députés arrivant de Versailles, on a remarqué M. le marquis de la Rochejaquelein, le comte de Tréville, le vicomte de Tréveneuc, MM. de Belcastel, de Brunche, de Fontaine, de la Pervençère, le duc d'Harcourt, Adrien de Kerdren, marquis de Dampierre, marquis de Lur Saluces.

La présence inattendue du duc d'Aumale a produit une véritable sensation.

« Tous les journaux me font courir les salons, comme s'ils étaient tendus de noir, avait dit le

duc d'Aumale, qui porte toujours dans son cœur, le cercueil à peine fermé de son fils. Je n'ai pourtant accepté jusqu'ici qu'une seule invitation, celle de M. Libariau. »

Le prince a tenu parole. Il s'est rencontré sur le perron qui précède le sanctuaire avec le général Changarnier, et a échangé avec son vaillant compagnon des guerres d'Afrique une cordiale poignée de main.

Il nous est impossible d'enregistrer et d'énumérer les grands noms de France qui étaient là, à moins de citer l'annuaire de la noblesse, ce qui prouve que la Monarchie est bien autrement vivace et implantée en France que la République.

Beaucoup de dames portaient, comme signe de ralliement, la croix ou le reliquaire Chambord, aux armes de France. C'étaient la princesse de Beauvau, la duchesse de Maillé, la princesse de Polignac, la marquise de Mortemart, la comtesse de la Roche-Aymon ; Mmes de Mac-Mahon, de Bouillé, la comtesse de Béhague, la jeune princesse de Courtenay, la marquise de Lillers ; Mmes de Berckman, de Damas, de Rutty, Libman, de Bishop, de Saint-Géran, Philippon, Mertreau, d'Anthey, Didia, qui ont accompli leur mission de quêteuse à la porte de la Chapelle expiatoire, malgré le froid glacial qu'il faisait, avec un dévouement qui mérite d'être signalé. Les pauvres les béniront bien certainement, car les billets de 20 francs pleuvaient dans leur aumônière.

Cette assemblée a rappelé au chroniqueur du *Figaro*, auquel nous empruntons ces détails, cette parole profonde de Charles Quinet :

« Il n'y a nation au monde qui fasse plus pour sa ruine que la nation française, et néanmoins tout finit par lui tourner à bien, Dieu ayant en protection le *Roi et le Royaume.* » Espérons que la prédiction de l'empereur Charles-Quint se réalisera bientôt.

A propos de la Chapelle expiatoire et de la famille des Bourbons, nous avons été voir à Passy, dans l'atelier de M. de Vasselot, le magnifique buste en marbre blanc de Mgr le comte de Chambord. C'est une œuvre remarquable et bien étudiée qui fait le plus grand honneur au jeune sculpteur, gendre de M. le comte de Sombreuil. M. de Vasselot a mis tout autant de son cœur que de son talent pour que la ressemblance du comte de Chambord fût frappante et que les traits fussent exacts.

Ce buste avait déjà été déposé dans les salons de la *Maison Susse*, 31, place de la Bourse, et nous en avons déjà parlé ; mais le marbre est bien plus vivant et bien plus transparent que ce buste ; plus on le regardé, plus il s'anime et plus il exprime la grandeur et la bonté.

M. de Vasselot nous a montré en même temps l'ébauche du médaillon de Mme la comtesse Dash, qui doit orner son tombeau, et qu'il fait tout généreusement, par affection et déférence pour l'amie que nous pleurons. Ce médaillon de trois quarts sera en marbre blanc. L'ébauche indique déjà qu'il sera très ressemblant et digne de M. de Vasselot et de l'aimable femme dont il veut perpétuer la mémoire.

Nous avons admiré également dans son atelier de la rue de Passy, au coin de la rue de la Pompe, un très beau buste de Balzac, pour la Comédie-Française ; le buste de Mme de Vasselot (Jeanne de Sombreuil), d'une finesse et d'une distinction suprême, admirablement bien drapée et coiffée à la Marie-Antoinette, et une admirable statue, la jeune et belle Cloé, d'une chasteté toute pudique, bien qu'elle ne soit pas plus vêtue que Vénus sortant de l'onde. Ce qui prouve que la nudité est quelquefois moins nue que certains voiles drapés de façon à attirer l'attention.

L'atelier de M. de Vasselot est un véritable nid de verdure et de fleurs. Ce doit être charmant de le visiter au printemps, en pleins lilas épanouis. Nous nous proposons donc d'y retourner pour y admirer de nouvelles œuvres.

Voilà tout le Paris théâtral, critique et littéraire en émoi. Une nouvelle pièce de M. Alexandre Dumas, la *Femme de Claude*, vient d'être représentée sur le théâtre du Gymnase.

Les uns crient à l'impossible et au scandale ; les autres approuvent toutes les idées de M. Dumas comme étant l'expression de la société actuelle. On trouve que M. Dumas moralise par trop. Hélas !... il ne moralise pas assez encore, et bien qu'il fasse, la gangrène sociale est une lèpre envahissante qui atteint le cœur et l'honneur. On ne croit plus à rien aujourd'hui.

L'amour pur et éhéré est traité de folie dans ce siècle où l'amour se paie comme un modèle, tant par séance. C'est pourquoi la vertu paraît fade, radoteuse et ennuyeuse. Rébecca, qui ne veut connaître d'autre amour que l'amour platonique et divin, l'amour se mariant à une autre âme, est traitée de folle et d'illuminée par les esprits matériels et les libérés-penseurs.

On aimait pourtant ainsi autrefois. Demandez-le à vos grands-pères, à vos grands-mamans, à votre aïeule, si le bon Dieu vous en a conservé une. Cette grave question d'amour platonique, adressée à votre aïeule, la fera doucement sourire. Ses yeux s'animeront, ses souvenirs reflouriront dans son cœur. Elle se souviendra et elle vous dira : « Oui, ma chère petite, nous aimions ainsi dans notre jeune temps. On se contentait d'une fleur, d'un ruban, et cette fleur et ce ruban étaient

des talismans d'amour pour toute la vie. On se fiançait avec une fleur ; on ne se revoyait plus ; mais on s'aimait sans se voir. N'aime-t-on pas le bon Dieu de même. On était fidèle à cette fleur. Oui, ma chère enfant, on lui était fidèle. Elle se fanait ; elle restait fraîche dans les souvenirs. C'était la fleur d'amour et d'espérance. Le chevalier s'en allait, car il y avait des chevaliers alors, portant la perruque poudrée, l'épée au côté et l'honneur plus haut encore que le nom. Vous avez aujourd'hui d'autres chevaliers de l'industrie et du lansquenet, je crois. Nous avons des chevaliers respectueux jusqu'au fanatisme, gardant leur amour dans le fond de leur cœur et ne compromettant jamais une femme. On s'aimait pour la vie et on mourait sans s'être jamais revu. Était-ce de l'amour platonique, je ne sais trop ; mais c'était de l'amour pour tout de bon. Voilà comme on s'aimait autrefois. »

L'amour de Rébecca, dans la pièce de M. Dumas, est de l'amour d'autrefois. On en a ri, comme bien vous pensez ; on en rira longtemps encore, à cette époque d'athéisme et de scepticisme que nous traversons.

Voici la donnée de cette pièce : La *Femme de Claude*. Nous la ferons très sommairement :

Claude Ripert est un savant honnête et croyant. Il a rencontré dans le monde une jeune fille, belle, chaste, séduisante, étrange, *charmeuse*, qu'il a épousée avec la foi et l'enthousiasme d'un artiste.

Il apprend bientôt qu'avant le mariage cette jeune fille, qu'il croyait si pure et si honnête, a eu un enfant. Que faire?... la renvoyer. Il la garde par respect pour le monde. Mais, désormais, elle ne sera pour lui qu'une étrangère. La femme de Claude accepte ce nouveau rôle qui lui convient et en abuse jusqu'à la lassitude. Puis elle revient au logis ; elle voudrait essayer d'une nouvelle existence, se faire aimer de son mari. La froideur et le mépris de Claude la révoltent et l'excitent. Claude n'a qu'un amour dans le cœur : la science, le succès, la gloire... Il a inventé un canon qui doit bouleverser l'univers entier. Que lui fait l'amour de Césarine, sa femme ; cet amour qu'elle a prostitué de tous côtés. Mais Césarine, en revenant dans la maison de Claude, y trouve son fils d'adoption, Antonin, un travailleur infatigable comme lui.

Elle séduit Antonin pour se venger de son mari qui la repousse, et elle l'entraîne à fuir avec lui en volant à son maître tous les secrets de son invention qu'elle a vendus à Cantagnac, agent d'affaires pour le compte d'une association étrangère, moyennant une somme de 200,000 fr. Mais au moment où Antonin et Césarine prennent la

fuite, Claude Rippert tue sa femme d'un coup de pistolet. Puis se retournant vers Antonia, il lui dit simplement ces paroles : *Et maintenant, viens travailler !*

Il y a dans cette pièce un véritable parfum d'amour, c'est celui de Rébecca, une jeune juive qui aime Claude Rippert, le savant et l'inventeur, d'un amour pur et mystique. Rébecca aime sans savoir et sans se douter qu'au-delà de l'amour du cœur il y a un autre amour : l'amour des sens. Rébecca est la Vierge de l'amour, et il n'y a plus de vierges aujourd'hui que les rosières de Nanterre et de Suresnes.

Peut-être ne comprendra-t-on pas non plus le drame fantastique, tiré d'une légende américaine, que Fortunio vient de faire recevoir à Bruxelles : *Le Monde des Esprits*.

Fortunio n'est autre que M. Paulin Nibryet, bien connu de la presse parisienne, et qui revient de Chicago, où il est resté très longtemps consul de France. *Le Monde des Esprits !...* Quel est ce nouveau monde ?... Et où M. Paulin Niboyet l'a-t-il découvert ? C'est ce que Fortunio et Bruxelles nous diront.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

On ne danse pas, ou si l'on danse, on danse si peu que c'est tout au plus si l'on peut citer trois ou quatre soirées dansantes. Mais, en revanche, les dîners et les concerts vont leur train. Jamais on n'aura fait autant de musique ni dit de vers que cet hiver. S'il est vrai que la musique et la poésie adoucissent les mœurs, Paris sera dans le calme le plus parfait au printemps. Espérons qu'il en sera ainsi. En attendant, parlons des toilettes de grand dîner que la maison *Gagelin-Opigez* exécute avec ce grand art décoratif qui fait école et qui propage sa réputation industrielle dans les quatre coins du globe. Les toilettes de la maison Gagelin ne sont pas démodées d'une saison à une autre, parce qu'elles devancent toujours la mode et qu'elles sont l'expression même de la grâce et de l'élégance.

Jugez-en par les robes que nous allons décrire et qui vont servir à l'étranger où la *Gazette Rose* compte beaucoup d'abonnées, de types et de modèles.

Une robe de gaze de Chambéry blanche, ayant tout le derrière de la jupe garni de volants froncés à tête montant jusqu'à la ceinture. Les côtés

étaient garnis de quilles de dentelle de Bruxelles, ornementées et coquillées de nœuds de taffetas blanc. Le tablier de la robe, tout d'un seul morceau, était froncé en travers, par intervalle, et se terminait par un dentelé se détachant sur deux volants de dentelle. Le corsage se croisait devant à partir de la poitrine et tombait de côté en basque ronde boutonnée avec des grelots d'argent. Une écharpe Marie-Thérèse, en gaze eau du Nil, partait du côté gauche et venait se perdre par derrière dans les volants de gaze blanche.

Une robe *Elisabeth* en faille noire et crêpe de Chine noir, rayé de satin et broché de fleurs satinées. Ce crêpe de Chine satiné et broché fait haute nouveauté et va défrayer toute la saison printanière. Cette robe est de style princesse, seulement par derrière, avec éventails formés de plis multiples sur chaque couture, donnant à la jupe une très grande originalité, car elle s'étale en traîne de chaque côté d'une façon différente. Le devant de la robe, tout en crêpe de Chine rayé et satiné de fleurs brochées, se drape du côté droit en travers comme une écharpe Stuart, en venant s'arrêter du côté gauche. Le dos de cette robe est garni en long d'une très belle passementerie de jais et de chantilly.

Une robe *Thulé* (en l'honneur de la *Coupe* de Diaz) en faille réséda, ayant le devant de la jupe composé de plissés tuyaux et de crévés bouillonnés, étagés les uns sur les autres. Tous ces plissés et ces bouillonnés sont d'un seul morceau. De chaque côté, large revers dentelé avec volant tuyauté, bordé de bleu pâle et richement brodé de passementerie en relief, teinte sur teinte, faisant camaïeu. La jupe est arrêtée et retenue par derrière par deux écharpes de faille réséda, doublées de soie bleu pâle, et par une agrafe de passementerie, étalant le bas de la jupe en éventail et maintenant tous les plis. Le revers de chaque côté de la jupe continue en double basque brodée, doublée de soie bleu pâle et dentelée, avec fleurs de passementerie assortie. Le corsage à pointe derrière et rond devant se termine avec une ceinture en faille réséda doublée de soie bleue, fermée avec une boucle Chambord de Marc Gueyton. Collier *Toison d'Or*, en passementerie sur le corsage.

Citons aussi le costume de Lydie pour Mme Rattazzi se composant d'une première tunique romaine en véritable crêpe de Chine brodé ma-

gnifiquement et retenu à la taille par une cordelière de soie blanche, ouverte de côté et brodée de galons d'argent. Sur cette tunique romaine, faite en blouze, tout à fait typique, flottait un peplum en crêpe de Chine blanc brodé de couleur, tout orné de galons d'argent et retenu sur l'épaule par une agrafe d'argent. Mme Rattazzi portait ce costume de Lydie, dans une *Ode d'Horace*, qui a été jouée sur son théâtre de l'avenue d'Uhrich, le jeudi 23 janvier.

Mais l'un des plus éclatants triomphes de la maison Gagelin-Opigez est le costume *Chuddas*, en cachemire pur de l'Inde, avec broderie indigène, teinte sur teinte. Ce nouveau genre de vêtement se croise par devant et se relève du côté gauche pour retomber du côté opposé, avec ornementation de plumes d'autruche naturelles assorties, et de frange de passementerie. Le costume *Chuddas* se porte sur tous les jupons possibles.

La maison Gagelin-Opigez possède seule cet article indien, qui est appelé à faire une grande sensation d'élégance et d'originalité pour la saison printanière.

Telles sont les nouvelles toilettes à l'ordre du jour et du soir. La mode, tout en préparant les modes du printemps qui vont éclore au mois de mars, ne se répète jamais chez Gagelin. Aujourd'hui c'est un ornement, demain c'est un autre. On revient pour les toilettes de bal aux franges de perles et aux blondes brodées de perles. Les grandes maisons de couture reproduisent de très éblouissantes toilettes de contes de fées avec ces blondes et ces franges de perles blanches. La *Glaneuse* en a préparé toute une collection des plus variées que les faiseuses en renom emploient avec une fantaisie toute artistique, car si l'on ne danse pas à Paris, on danse à Nice et dans les grandes villes étrangères.

La passementerie est aussi très à la mode. On en fait de très riches broderies en relief, reproduites en tablier ou en quilles. Les jupes Princesse en traine se relèvent derrière avec des cordelières de passementerie gonflant la jupe en tournure. Ces cordelières se détachent de quilles de passementerie encadrant le tablier de la jupe Princesse. Elles complètent les quilles en s'attachant en nœuds avec glands ou servant de cordelières ou plutôt de relève-jupe.

La forme des robes Princesse et des tabliers avec quilles de dentelles, de passementerie ou de petits volants, étagés les uns au-dessus des autres, s'affirme de plus en plus. Sur les robes de

faille noire et de velours on porte, cet hiver, de très riches passementeries de jais, avec frange de jais. La *Glaneuse* a disposé en ce genre de très riches garnitures de jais taillé, faisant quilles de côté et basques derrière, avec tablier de dentelle de Chantilly et volant de Chantilly autour des basques. Sur le corsage montant, collier Toison d'Or en passementerie de jais avec dentelle de Chantilly décrivant le décolleté carré.

Sur les costumes en laine bège de nuance naturelle, en pur cachemire de l'Inde, de nuance unie, en diagonale, en granité et en crêpon de laine, on met des guirlandes de broderie en laine de même nuance, représentant des roses et des feuillages. Ces guirlandes de broderie se posent selon le style des costumes, soit au bas d'une tunique avec frange de laine, soit sur les robes Princesse avec bretelles sur le corsage et quilles sur la jupe continuant en guirlande de broderie sur le dessus de l'ourlet.

La *Glaneuse*, comme vous voyez, ne s'en tient pas à une seule spécialité. Bien loin de là. Elle fait fabriquer tout exprès pour ses magasins de la rue de la Chaussée-d'Antin, n° 7, de splendides rubans à Saint-Etienne, qui n'ont pas leurs pareils; des rubans de velours doublés de satin de toutes nuances, de même que des rubans de reps et de faille; des rubans Pompadour brochés et chinés de fleurs pastel et de fleurs de jardin, et toute une collection de beaux rubans de taffetas, dans les nuances les plus à la mode, faisant genre et nouveauté.

Prenez note que les rubans de taffetas, pour la saison printanière, vont avoir une grande vogue et faire actualité.

En attendant que les boucles reviennent en faveur, ce qu'on nous annonce pour les robes nouvelles, les écharpes sont toujours bien élégantes et bien jolies, soit de genre Sultane, en crêpe de Chine brodé et frangé, soit en moire, en faille et en gaze d'Italie. Plusieurs écharpes typiques ont mis en relief les *Magasins de la Glaneuse*, tels que l'Echarpe romaine aux couleurs italiennes, l'Echarpe béarnaise en laine rayée de couleur, ne valant que 10 fr.; et l'Echarpe alsacienne en laine noire frangée de soie pour les costumes de laine.

Il y a de tout à la *Glaneuse*. Des Ceintures circassiennes en cuir du Caucase, avec riches agrafes typiques; des Ceintures hongroises en cuir doublé de satin, avec agrafes et porte-mousqueton, et la *Ceinture-Glaneuse* que la *Gazette Rose* donne comme prime et comme cadeaux d'étrennes à toutes ses abonnées d'une année,

Ce qui fait genre en ce moment, ce sont les

fraises de crêpe lissé à la *François II* et à la *Médicis*. Le crêpe lisse est très doux au visage; il fait pou-dre.

Les gants de Suède beurre frais, à douze boutons et les gants de Suède blancs, sont très recherchés par les élégantes qui trouvent que la peau de Suède est plus souple et plus moelleuse pour les contours du bras.

Nous n'approuvons pas cette façon d'emprisonner le bras jusqu'au haut; c'est très disgracieux. Des gants à six boutons seulement sont bien plus élégants; mais beaucoup de jolies femmes se plaisent à exagérer les modes pour se faire encore plus remarquer.

On peut donc demander à la *Glanceuse*, 7, rue de la *Chaussée-d'Antin*, tous les ornements qu'on désire et même lui envoyer les dessins qu'on désire faire exécuter en passementerie et en broderie de laine. La *Glanceuse* est l'obligeance même et se met avec une déférence toute gracieuse aux ordres de nos abonnées.

La broderie continue à être très appréciée et très recherchée.

Sur les robes Princesse, en moire antique, on dispose de chaque côté des quilles de velours brodé, faisant bretelles et dégageant la jupe en tablier. La jupe est flottante et unie; les revers de jupe continuent en basques de velours brodé par derrière et décrivent de chaque côté deux énormes tuyaux doublés de soie de la même nuance que la moire.

Citons encore des toilettes quasi printanières qui devancent la saison.

L'une, en faille gris perle, garnie par derrière, dans toute sa hauteur, de volants doublés lilas. Ces volants s'arrêtent, de chaque côté, en quilles avec large nœud cravate en faille lilas. Le devant de la jupe, faisant tablier, est orné de volants de faille lilas allant retrouver les nœuds cravates et sont doublés de faille grise. Le corsage est décolleté carrément avec double volant lilas et gris autour du décolleté. Il se termine par derrière en deux pans habit avec nœuds lilas sur chaque pan. Et, par devant, il a une ceinture mode en faille lilas fermée par une boucle Chambord.

Une autre toilette est en faille bleu paon et velours noir.

Au bas de la première jupe sont étagés trois volants godets en velours noir, doublés de faille bleu paon et d'une ruche godet, en faille bleue liserée. Tunique de faille bleu paon avec même volant et même ruche godet au bord, se retournant par derrière en revers de velours noir. Corsage ouvert en châle sur un gilet de velours noir fermé avec des boutons en cailloux du Rhin. Par derrière ce corsage s'allonge en deux pointes d'habit

se retroussant en basques de velours noir. Manches avec revers de velours noir et boutons en cailloux du Rhin.

Une toilette avec première jupe en velours violette de Nice, avec très haut volant et tête tuyautée. Sur cette jupe de velours violet, dépassant terre, tunique-blouze en pur cachemire de l'Inde, violet, avec guirlandes de bouquets de violettes d'un sou brodés au plumetis, au passé et au point d'armes, épanouis dans leur feuillage naissant, avec calice jaune or. Cette blouze a de larges manches orientales en cachemire, s'ouvrant sur des manches de velours violet. Une ceinture de velours violet (broderie miniature) se ferme avec des agrafes Chambord, fond émail blanc et violet, fleurdalisé d'or. Cette blouze de cachemire est encadrée d'une bande de fourrure noire ou de renard argenté. On peut, au printemps, remplacer la bande de cachemire par un effilé de violettes en passementerie mélangées à une frange de soie torse.

Nous vous avons dit déjà, et nous vous le répétons, car l'hiver arrive, que les pelisses de fourrure, avec très haut bord de renard bleu, de martre de Canada, de Vison, de Chinchilla et d'hermine, avaient un grand cachet de distinction.

L'hiver prochain, il est plus que probable que les petits bords de fourrure prouveront qu'on n'a pas le moyen d'en porter de plus grands.

La moitié du Paris élégant est donc en deuil, et l'autre s'abstient. Il en résulte un Paris des plus tristes et des moins aminés. On prétend qu'on va danser au mois de mars et que si la fusion est officiellement annoncée, sans être démentie, Paris donnera de très belles fêtes dans le parti légitimiste et le parti orléaniste ne faisant plus qu'un. Espérons-le pour l'avenir de la France et pour sa délivrance.

En attendant, la mode ne perd pas ses droits, comme vous voyez. On ne danse pas. Qu'importe!... On s'amuse dans l'intimité et l'on s'habille quand même. Les peignes Girafe ne s'en produisent pas moins dans les coiffures. Les diadèmes sont démodés parce qu'il n'y a plus d'empereur ni de rois en France. Ils reviendront. Le peigne espagnol les remplace; ce nouveau peigne plaît beaucoup, il est moins autocrate que le peigne diadème et il convient aux coiffures surélevées avec lesquelles il s'entend à ravir.

Un autre peigne que le peigne espagnol, autrement dit peigne Girafe, se perdrait dans l'échafaudage de cheveux des coiffures à la mode, tandis que le peigne espagnol les maintient tout en faisant décor. On le place selon la coiffure, mais il faut qu'il soit soutenu et encadré de crêpés

et de rouleaut's. Tout en n'ayant qu'une seule et même forme, il y a plusieurs dessins différents, les uns avec feuilles côtelées et arrondies, les autres avec feuillage à jour, ceux-ci avec arabesques, ceux-là découpés à jour comme une guipure. Le peigne espagnol débute cet hiver, il fera fureur cet été, mais où le mettra-t-on ? c'est ce que les chapeaux printaniers vous diront quand nous en serons là.

On parle du printemps, comme si l'hiver ne pouvait pas nous assaillir. Le mois de février et le mois de mars peuvent être des plus rigoureux.

Les tuniques polonaises et les blouzes peplum en cachemire pur de l'Inde, brodées ou soutachées, plaisent beaucoup, parce qu'elles vivront au delà de l'hiver et que la mode leur fera les honneurs du printemps. Ce sont des vêtements d'une véritable économie élégante, et c'est à quoi l'on vise aujourd'hui. Pour la saison actuelle, on les porte avec un cachemire des Indes, une pélerine de fourrure ou une rotonde de faille noire doublée de dos de petit gris avec capuchon de fourrure. Mais quand viendra le printemps, ces jolies blouzes en cachemire noir brodé constitueront une très riche toilette sur toute espèce de jupon noir, gris, mauve ou de couleur.

L'Union des Indes, qui fait venir directement des principales fabriques de l'Indoustan tous ses foulards les plus nouveaux et les plus inédits, et qui demande à la Chine même ses plus merveilleux crêpes de Chine, a eu l'heureuse idée d'associer désormais le cachemire pur de l'Inde, pour costumes et tuniques, aux robes de foulards; et les cachemires luxueux, pour corbeilles de mariage, aux crêpes de Chine. On trouve donc dans son magasin de l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, des tuniques en véritable cachemire de l'Inde, brodées ou soutachées, faites à Paris, d'après les formes les plus nouvelles. Ces tuniques vont se porter au printemps avec des jupes en crêpon de l'Inde, de toutes nuances nouvelles. Le prix de ces tuniques varie selon la broderie. Par exemple, les polonaises et le dolmans, très finement soutachées, varient de 180, 220, 240, 290 à 310 fr., tandis que les costumes brodés au point d'armes, au passé et au plumetis, valent de 350, 380 à 410 fr.

Quant aux cachemires des Indes, pour trousseaux et corbeilles de mariage, nous les recommandons tout spécialement. Ils sont moins cher que partout ailleurs, et les dessins franco-indiens sont très artistiques et très riches.

Quant aux foulards printaniers, la saison n'est pas encore venue, bien que le foulard soit de mode toute l'année.

On en fait de ravissantes robes de chambre,

soit en foulard oriental à palmettes cachemire, doublées de foulard corail, avec double ruche en corail tout autour, ou en foulard fond blanc, parsemé de bouquets de roses sans feuillage, avec doublure de foulard rose de Bengale.

Certains foulards de l'Union des Indes ont la consistance de la faille et du poulx de soie, et c'est pourquoi on les emploie pour robes de chambre.

L'Union des Indes a aussi disposé l'écarpe Eugénie en crêpe de Chine brodé, en tissu breton faisant carré frangé en toutes nuances.

Rappelons aussi le foulard Jockey-Club, remplaçant le mouchoir de poche, avec bord de couleur et fond en foulard uni, et les cache-nez de saison qui peuvent devenir utiles et indispensables d'un jour à l'autre. L'Union nous annonce des merveilles pour les premiers jours de mars. Position et réputation obligent. C'est toujours elle qui donne l'élan à la mode et qui la lance, en qualité de première maison de foulards indoustans.

Causons beauté et jeunesse, c'est un sujet qui plaît à toutes nos lectrices, les unes ne demandent qu'à conserver les charmes dont elles sont douées, les autres à les acquérir.

Il est très facile d'obtenir un teint éclatant de fraîcheur et de blancheur avec la *Crème de Beauté* à base de bismuth et de glycérine. Cette Crème de beauté est un nouveau produit de la maison Violet, que nous vous recommandons comme l'un des meilleurs cosmétiques qui existent. Avec cette Crème de beauté, on évite le hâle et toutes les rugosités de la peau. Citons d'ailleurs tous les produits hygiéniques de cette première maison de parfumerie, dont l'officine du boulevard des Capucines et de la rue Scribe est la mieux agencée, car il contient, en outre d'un très beau salon exclusivement réservé aux articles de parfumerie et composant le principal magasin, un salon pour les éventails et un boudoir pour essayer les fards. C'est dans ce boudoir éclairé en plein jour comme le boudoir de la Belle au Bois-Dormant qu'on ouvre la boîte de Jouvence.

..

Pour revenir aux articles exclusifs de la maison Violet, demandez la poudre au Lys de Cachemir (invisible et adhérente), donnant à la peau le velouté et le satiné mat de la fleur de camélias blanc;

Les eaux de toilette parfumées à la glycérine, soit aux gouttes de violettes d'Italie, à l'essence de Portugal et au bouquet composé de fleurs de mai;

La crème froide mousseuse (succès de beauté), pour rafraîchir le tissu dermal;

L'Emulsive, à la glycérine et au lait d'amandes, pour la beauté, la délicatesse et la blancheur des mains;

L'Acédule de violettes, bains de fleurs rafraîchissant;

Le Glycérolé aux roses de Provins, lotion hygiénique pour la toilette;

La Crème Pompadour, cosmétique historique venant en droite ligne par ses héritiers de la Marquise de Pompadour, pour prévenir les rides et rafraîchir le visage;

Les pastilles ambroisiaques, au mastic de Chio, pour parfumer l'haleine;

L'eau et la poudre dentifrice Violet, pour les soins de la bouche;

Et les triples extraits d'odeurs pour le mouchoir, tels que: l'Ess Bouquet, les Brises de violettes, le Jockey-Club, les Fleurs de France et la Brise de mai.

Dans notre prochain courrier des modes du jour, nous nous étendrons sur les fards et sur la façon de les employer sans inconvénient.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

COURRIER DES THÉÂTRES

ROMÉO ET JULIETTE, opéra en cinq actes (reprise), de MM. Michel Carré, et J. Barbier. Musique de Gounod.

Un des plaisirs les plus délicats et les plus grands que Paris puisse offrir, est bien certainement le spectacle d'une belle représentation, ou d'une reprise à sensation. La salle est aussi intéressante que la scène. Les loges sont pleines de monde. Les femmes rivalisent d'élégance. Toutes les célébrités artistiques se sont réunies pour juger l'œuvre nouvelle. Tous les bravos ont une valeur personnelle. Le parterre de rois que Napoléon I^{er} donnait à Talma n'est rien à côté du parterre d'écrivains, de critiques, de poètes, d'artistes dramatiques, de musiciens et de peintres que rassemblent la curiosité et l'amour du beau. Les acteurs savent devant quel public d'élite ils vont jouer. Ils ne négligent rien pour mériter l'approbation de leur auditoire. Ils se surpassent et ils obtiennent la satisfaction délicate d'être applaudis par les plus grands esprits contemporains.

C'est ce qui a eu lieu, l'autre soir, à l'Opéra-Comique. Rarement nous avons vu une salle aussi bien composée. Rarement aussi, nous avons vu un accueil aussi chaleureux à une reprise.

Nous ne nous étendrons pas sur l'œuvre si remarquable et si finie de notre grand compositeur français, « Roméo et Juliette » est, on le sait,

l'admirable pendant de « Faust » Gounod a été également bien inspiré par ces deux poétiques légendes. Les mélodies qu'il a composées pour Marguerite et pour Juliette sont l'expression presque divine de l'amour le plus passionné. Dans ces deux œuvres, le maître a su donner le plus grand relief à la partie douce et intime en lui opposant avec le plus grand succès des airs d'église pleins de grandeur et de majesté. Ce sont deux opéras impérissables.

Madame Miolan-Carvalho a été l'incarnation parfaite des deux héroïnes du maître. Le rôle de Marguerite a été tenu par beaucoup d'autres cantatrices, mais aucune n'a dû la faire oublier. Il en est de même pour le rôle de Juliette. Qui pourrait chanter avec autant de style la valse du premier acte? Qui oserait rivaliser avec la grande cantatrice dans le duo des adieux, dans le duo de l'allouette, dans le duo de la bénédiction?

Duchesne a été très remarquable, comme chant, comme jeu, comme distinction. Il a vaillamment combattu à côté de Mme Carvalho, et il a contribué puissamment à la victoire. Ces admirables duos, dont nous parlons plus haut, ont été interprétés par ces deux artistes dans la perfection. Au dernier acte surtout Duchesne s'est montré supérieur. Malheureusement, le cinquième acte a commencé très tard, et beaucoup de nos critiques influents étaient déjà partis. Ils ont réellement perdu là une occasion de plus de rendre justice à un artiste consciencieux et bien doué.

Mlle Ducasse est un adorable petit page. On regrette, en l'entendant chanter sa sérénade du bravoure: « Gardez bien la belle », que son rôle soit aussi court. Il lui permet néanmoins de faire valoir des qualités délicates, beaucoup de goût et une diction très fine.

Melchissédec a prêté à Capulet sa belle voix bien timbrée et bien conduite. Son grand air des premiers actes a soulevé beaucoup d'applaudissements. Il a été aussi fort goûté au quatrième acte.

Il faudrait répéter les mêmes éloges pour Ismaël, Frère Laurent. Nous avons été heureux d'entendre si bien chanter la magnifique invocation à Dieu qui fit l'homme à son image.

L'Opéra-Comique avait tenu à entourer la reprise de « Roméo » de tout l'éclat possible. Les plus petits rôles avaient été confiés à des artistes de valeur. Ainsi le personnage de Tybalt était tenu par M. Bach, qui a rempli avec succès les premiers rôles en province. Il a été bien accueilli par le public parisien. La grande scène de la provocation lui a permis de faire valoir sa voix très chaude et de très bonne qualité. Cet acteur a beaucoup de chaleur et de tempérament. Dans un rôle plus vaste et plus en rapport avec, son mé-

rite réel, il sera bien plus apprécié. Neveu est un duc magnifique d'allure et de grandeur ; mais c'est encore un personnage très effacé. Le comte Paris Teste, n'a rien à dire, nous le regrettons pour cet artiste ; mais point de vue de l'ensemble, nous ne saurions nous en plaindre.

Mlle Guillot, remplit aussi un bien petit rôle, mais elle le relève par sa grâce et son talent.

Signalons enfin un très heureux débuts, celui de M. Duvernoy, qui jouait Mercutio. Cet artiste est élégant et fin. Il a bien rendu le caractère de ce jeune fou de Vérone qui se rit de tout, et qui ne voit dans l'amour qu'un passe-temps. On a remarqué sa manière de dire la charmante ballade de la reine Mab.

Enfin, adressons tous nos compliments à la direction de l'Opéra-Comique pour ses magnifiques décors et pour sa mise en scène très soignée.

LES RENDEZ-VOUS GALANTS, opéra comique en un acte de M. V. Langlé ; musique de Mme de Sainte-Croix Hirtten.

Les actes abondent à l'Athénée, chaque semaine en voit éclore un ou deux nouveaux ; jeudi dernier, c'était le tour des « Rendez-vous galants ». Cette petite pièce se rapproche du bon vieil opéra comique bourgeois qui n'a d'autre prétention que de faire rire pendant quelques instants. Ajoutons que M. Langlé a parfaitement atteint le but qu'il se proposait.

Deux maris vieux et laids veulent conter fleurette (style de l'époque) à la femme d'un jeune et gracieux cavalier ; il s'agit de leur infliger une bonne leçon. Pour cela, Lucia leur donne rendez-vous, un soir, pendant une absence simulée de Francesco, son mari. Celui-ci revient au moment où l'on va souper ; les barbons n'ont que le temps de se cacher dans un pavillon vitré d'où ils peuvent tout entendre. Leurs femmes, qui sont aussi dans le complot, arrivent, se laissent courtoiser, embrasser par Francesco, racontent leurs malheurs conjugaux, etc., etc. ; tout cela au grand dépit de leurs chers époux et à la grande joie du parterre.

La musique est signée de Mme de Sainte-Croix ; aussi, devant une dame, un amateur ; est-on disposé tout d'abord à l'indulgence la plus complète. Cependant l'instrumentation dénote une main expérimentée ; la facture de certains morceaux n'est pas trop naïve et on serait presque tenté de redevenir sévère, voyant qu'au lieu d'un amateur, on trouve un compositeur pour de vrai. Mme de Sainte-Croix ne peut que s'applaudir de sa première œuvre, elle possède un bon

sentiment musical auquel elle ne s'abandonne pas assez. Qu'elle se préoccupe moins de ce qui a été fait avant elle et surtout qu'elle ferme soigneusement sa porte aux réminiscences trop prolongées ; il faut laisser les enfants à leurs pères et le « Trouvère » à l'Opéra.

Mlle Girard a joué et chanté le rôle de Lucia avec le talent et l'esprit qu'on lui connaît. Elle sait faire applaudir ce qui est médiocre et rendre spirituel ce qui est vulgaire ; c'est une artiste bien précieuse. Mlle Enaux, l'appétissante Elvire, est fort bien, ainsi que Mme Dugners, MM. Bonnet et Galabert. Les « Rendez-vous galants » seront un agréable lever de rideau pour la « Fanchonnette » que l'on prépare activement et qui nous sera donnée dans quelques jours.

La « Coupe du roi de Thulé » a été interrompue, malgré de superbes recettes, par un rhume de Mlle Bloch, rhume assez sérieux pour que son médecin lui ait ordonné quelques jours de repos. C'est pendant le ballet, au moment où elle est assise sur le banc de marbre, que Mlle Bloch s'est enrhumée. Voilà ce que c'est que d'habiter sous l'eau avec une robe décolletée. On espère pouvoir reprendre lundi l'opéra de M. Diaz qui a été apprécié de la même façon par toute la presse : livret très poétique et bien fait, mais manquant de situations dramatiques ; musique agréable, mais monotone ; interprétation admirable ; et, il faut bien le dire, la plus grande part du succès de « la Coupe du roi de Thulé » revient de plein droit à MM. Faure, Léon Achard et à Mmes Gueymard et Bloch. Les petits rôles aussi sont tenus dans la perfection par Mlle Arnaud, MM. Gaspard et Echetto.

« Faust, » donné lundi, a fait applaudir le ténor Prunet qui a décidément conquis les faveurs du public. A côté de lui, Mmes Devriès et Arnaud, ainsi que MM. Gailhard, Caron et Gaspard ont été fêtés comme d'habitude. Dimanche, la « Juive, » avec Mlle Mauduit, une Rachel très émouvante, et M. Villaret, un Eléazar accompli, avait fait salle comble. On a remarqué aussi le chant si sympathique de M. Bosquin dans le rôle de Léopold, et de Mlle Arnaud (Eudoxie). Mais la voix fatiguée de M. Belval atteint difficilement les notes graves du cardinal. Mercredi et vendredi, le spectacle se composait de « Don Juan, » chanté d'une façon hors ligne par Mmes Gueymard, Thibault, MM. Faure, Bosquin, Gailhard, Caron et Gaspard. M. Halanzier espère pouvoir être en mesure de donner, dans la seconde quinzaine du mois prochain, « le Forgeron de Greatna-Green, » ballet de M.

Meilhac, musique de M. Guirand. Le spectacle sera complété par la reprise du « Freischütz, » avec Mlles Devriès et Thibault, MM. Lassalle et Bosquin.

Le Vaudeville, que l'interdiction de « l'Oncle Sam » de V. Sardou met dans un grand embarras, a repris, jeudi, « les Petits oiseaux, » la comédie si spirituelle, mais pas assez mouvementée, de M. Labiche. Le rôle principal est tenu par M. Thomasse, un nouveau venu qui a déjà paru, il y a quelques années, sur cette scène. Cet artiste manque de finesse et de bonhomie, et fait par trop regretter le créateur du rôle, M. Delannoy. — Le « Pêché véniel » de M. Albert Millaud, joué avec tant de charme par la jolie Mlle Antonine, tient toujours l'affiche. On annonce la réception à ce théâtre du « Chien d'Alcibiade, » comédie en quatre actes et en prose de MM Alfred Hennequin et Albert Millaud.

Aux Folies-Dramatiques « Héloïse et Abélard » ont atteint leur centième représentation, après des vicissitudes sans nombre, car il était écrit que le malheur poursuivrait les deux infortunés amants jusque dans leur tombe. De l'interprétation primitive il ne reste que Mme Geoffroy, dont tout le monde a proclamé l'éclatant succès dans le personnage d'Héloïse. Le rôle du chanoine Fulbert est échu en partage à un artiste de grande valeur applaudi sur nos principales scènes, à M. Péricaud. Le mérite de M. Péricaud est d'avoir créé un autre type que celui inventé par Milher, type pris sur le vif et saisissant de naturel et de vérité. Pour ma part, je n'hésite pas à décerner la palme à Fulbert II. M. Dupin, qui s'est emparé du rôle d'Abélard, ne fait pas regretter Luce, loin de là. — M. Cantin fait répéter activement la « Fille de Mme Angot ». C'est, dit-on, Mme Desclauzas, qui cependant n'a guère brillé à Bruxelles, qui créera le rôle de Mlle Lange à la place de Mme Geoffroy. Quel est donc ce mystère ?

SOUVENIRS DES EAUX

BARÈGES

LE LEVER DU SOLEIL SUR LE PIC DU MIDI
LE LAC BLEU

(Suite et fin)

Aujourd'hui, on n'a pas à se préoccuper de tous ces détails; on s'arrête à l'auberge, ne fût ce que pour se chauffer; on commande son déjeuner; on termine l'ascension, et, après avoir vu le lever du

soleil, en va manger un poulet sauté et deux omelettes, que l'on vous fait payer 23 fr. 50 c.

Cela vaut bien les déjeuners champêtres d'autrefois.

Il faut marcher encore pendant près d'une demi-heure pour aller de l'auberge jusqu'à la cime du pic. Le sentier, au lieu de monter directement, s'enroule autour de la montagne comme la ficelle autour d'une toupie, ce qui explique comment on peut y aller à cheval.

Là, nous avons éprouvé un véritable froid, car chaque fois qu'en retournant le pic nous faisons face à la plaine, nous étions littéralement transpercés par une bise glaciale, dont les fortes capes de *Cadis*, qu'on nous avait données à Barèges, étaient impuissantes à nous préserver.

Au moment de toucher à la crête du géant des Pyrénées, on est obligé de laisser les montures. On grimpe perpendiculairement pendant cinq minutes et l'on est arrivé.

Le spectacle que nous avons contemplé du haut du Pic du Midi est un des plus beaux qu'on puisse imaginer.

Nous avons devant nous le Bigorre, le Béarn, la Guyenne, les Landes, le Languedoc, formant un panorama de plus de soixante lieues de circonférence, panorama que l'homme — être abêtif — ne peut embrasser avec son faible regard.

Placés à la hauteur où nous étions, il n'y avait pour notre œil qu'une immense plaine, une plaine sans limites, sur laquelle les vapeurs des lacs et des rivières avaient répandu comme un léger voile de gaze; on aurait presque dit la surface polie de l'Océan.

Sur notre droite s'étendait la chaîne de montagnes que nous suivions avec nos lunettes jusqu'au mont *Canigou*, dans les Pyrénées-Orientales. Quelle bizarrerie de formes! quelle variété d'aspect! quelle diversité de tons! Ici ce sont des cimes décharnées et arides que la foudre a découpées et ciselées de la façon la plus originale; là-bas, des pics difformes, grotesquement estropiés, semblent tendre vers le ciel leurs gigantesques bras de pierre, tandis que d'autres, à côté, abandonnent au vent de la montagne leur épaisse chevelure de bruyère.

Voici, sur les frontières d'Espagne, la *Maldetta* (montagne maudite), dont les flancs sont sillonnés de larges et profondes crevasses, abîmes insondables qui semblent placés là comme pour interdire à l'homme l'approche de ces lieux; plus loin encore le *Mont-Perdu*, avec sa grande coiffure de neige et de glace qu'il ne quitte jamais; le *Pic de Bergons*, dont le front arrondi et effilé semble regarder curieusement dans la plaine,

le *Pic Vierge*, ainsi nommé, parce que, durant plusieurs siècles, nul pied humain n'avait osé se poser sur sa crête excoyée; puis la *Tour Mallet*, la *Brèche de Rolland*, que sais-je ? car nous étions au-dessus des plus hautes montagnes, et, si nous avions eu à notre service certains oiseaux de proie, qui, du haut des nuages, aperçoivent un grillon remuer dans l'herbe, nous aurions contemplé à la fois toute la chaîne des Pyrénées, depuis Perpignan jusqu'à Bayonne, une étendue de quatre-vingts lieues.

Le lever du soleil fut splendide, éblouissant, il est vrai, nous dit notre guide, que nous avons été favorisés par une de ces matinées sans nuages, si rares dans les montagnes, surtout à de pareilles hauteurs.

Dieu me garde, aimables lectrices, de vouloir tenter une description qui s'est offerte à mon regard. De pareilles merveilles se voient, mais il est impossible de les raconter, pas plus avec la plume qu'avec le pinceau.

Comment donner une idée des teintes capricieuses et infinies dont les premiers rayons de l'astre-roi colorent la neige des montagnes, les côtes de la plaine et les glaçons suspendus aux rochers ? Comment peindre les effets de cette nappe de feu qui semble sortir lentement des entrailles de la terre, semblable aux flammes d'un incendie ?

S'il était possible, dans un théâtre, de donner une idée même imparfaite de ce magnifique spectacle, en combinant la lumière électrique avec les feux du Bengale, les personnes qui n'ont pas vu le lever du soleil, sur le Pic du Midi, ne manqueraient certes pas de crier à l'exagération, se figurant que de pareils effets n'existent pas dans la nature.

Après être descendus du Pic à pied, nous sommes dirigés vers le *Lac Bleu*, une des curiosités des Pyrénées, où les curiosités sont en si grand nombre.

Je ne vous dirai pas par quels chemins invraisemblables nous sommes passés; la plupart du temps, il n'y avait même ni chemins ni sentiers d'aucune sorte; il fallait descendre perpendiculairement des montagnes hérissées de grosses pierres, traverser des fondrières inqualifiables, enjamber des cailloux monstrueux, passer à travers la neige, et cela pendant trois longues heures de marche.

Nous avons rencontré, sur le versant de je ne sais quelle montagne, une langue de prairie où l'herbe était jaune, courte, sèche, flétrie, et que couvraient comme d'un tapis mouvant des millions de sauterelles; elles se levaient sous les

pas des chevaux et formaient autour de nous un nuage impénétrable à la vue. Jamais l'Égypte, dans ses jours de désolation, n'en a vu des masses aussi compactes.

Dans ces sortes d'excursions, les sentiers, j'ai omis de vous le dire, font défaut à tout instant, et l'on est obligé de passer à la grâce de Dieu par l'endroit qui paraît le moins périlleux. Si un cheval vient à tomber, chose qui paraît toujours imminente, c'en est fait de l'homme et de la bête, ils roulent tous les deux dans des précipices sans fin.

Parfois la descente devient si scabreuse que l'on est contraint de mettre pied à terre et de tirer délicatement sa monture du bout des doigts, prêt à la lâcher si elle vient à dégringoler dans l'abîme.

Mais ces braves et dignes chevaux des montagnes, que vous louez à raison de cinq francs par jour, ne tombent jamais, eux ! Ils se contentent de trébucher de temps à autre, et quel est l'animal, je vous le demande, qui ne trébucherait pas dans des endroits pareils ?

Nobles et vaillantes bêtes, qui ne m'avez pas fait casser le cou quand cela vous était si facile, recevez, dans cet écrit, l'expression de ma profonde reconnaissance.

En résumé, le *Lac Bleu*, tout bleu qu'il est, ne dédommage pas suffisamment, à mon avis, des dangers que l'on est obligé d'affronter pour aller l'admirer. J'avoue que ses eaux tranquilles, dont la surface est légèrement moirée par les caresses de la brise, ressemblent, lorsque le soleil les éclaire, à des draperies de velours aux reflets chatoyants; mais valent-elles la peine qu'on brave la mort pour aller les voir ?

Là est la question.

Le *Lac Bleu*, dont la profondeur est immense, et qui contient, à ce qu'il paraît, un énorme volume d'eau, n'est déjà plus aujourd'hui ce qu'il était autrefois; on aurait cru, en voyant la position qu'il occupe, que la main de l'homme ne pourrait jamais le contraindre à servir ses intérêts; mais les audacieuses entreprises de l'esprit moderne ne reculent devant aucune impossibilité ou plutôt ne trouvent d'impossibilité nulle part.

On a fait au *Lac Bleu* une sorte d'opération césarienne: en a pratiqué une large trouée à ses flancs granitiques, et désormais, pendant les jours de sécheresse, ses eaux iront se jeter dans la rivière de l'Adour, et contribueront à faire tourner des moulins, à faire fonctionner des scieries de marbre.

Les touristes, vous le voyez, charmantes lectrices, n'auront plus besoin de se déranger pour

contempler ce fameux lac ; ils pourront le voir
passer sous le pont de Bagnères.

Ah ! si on pouvait transporter le Pic du Midi
dans la plaine de Grenelle !

HENRI DE BREVANNES.

POÉSIE

DATE LILIA

Il nous arrive un petit recueil de poésies parfumées
d'un souffle printanier, qui, pour la plupart, ont paru
dans le journal *l'Artiste*, de M. Arsène Houssaye.
C'est vous dire leur valeur littéraire. Les colonnes
de *l'Artiste* ne s'ouvrent jamais qu'aux artistes ap-
préciés et reconnus et aux vrais poètes. M. Hector
de Saint-Maur est un homme du monde, très spiri-
tuel et très aimable, que nous avons rencontré bien
souvent chez notre regrettée amie, Mme la com-
tesse Dash. Il nous permettra de détacher de son re-
cueil de poésies la fleur enfantine que nous avons
cueillie tout exprès pour la *Gazette Rose*.

V. de R.

Suzanne à son petit lever

Dans son petit lit pompadour,
Suzanne chante avec le jour
Sa chansonnette,
Et l'on croirait dans la maison
Entendre monter la chanson
De l'alouette.

Bébés et pantins, levez-vous !...
Suzanne veut tous ses joujoux :
« Viens, viens, dit-elle
A sa poupée « Huret » qui dort
Dans son mantelet de drap d'or
Et de dentelle.

Suzanne lui fait par raison
Une morale à sa façon
Et puis la peigne,
Outriant qu'elle aurait besoin
— Elle aussi — de suivre avec soin
Ce qu'elle enseigne.

Des mains de sa bonne souvent
Jambe nue et chemise au vent
Elle s'échappe
Et va se cacher dans les plis
Des grands rideaux à fleur de lis
Pour qu'on l'attrape.

Oh ! le joli réveil-matin !
C'est un ange, c'est un lutin,
Une colombe !...
En un deuil jamais effacé,
Débris de fleur, rameau laissé
Sur une tombe !

Car Suzanne, joyeux oiseau
Qui chante à l'aube en son berceau
De mousseline
— Pauvre petite ! — ne sait pas
Que sa mère dort tout là-bas
Sur la colline !...

HECTOR DE SAINT-MAUR.

MOSAÏQUES ROSES

Le Journal officiel vient de publier la liste des
récompenses accordées aux exposants français, à
la suite de la grande exposition de Moscou :

La maison J. Hermann-Lachapelle, de Paris,
ne pouvait manquer de figurer dans cette no-
menclature, et nous voyons en effet que la So-
ciété Impériale des Amis des sciences près l'U-
niversité de Moscou, « considérant le rapport des
experts de l'Exposition polytechnique, et d'après
la décision du conseil des récompenses, a accordé
à MM. J. Hermann-Lachapelle la grande médaille
d'or, pour la perfection de ses machines à vapeur
verticales locomobiles, horizontales, et de ses ap-
pareils à boissons gazeuses. » C'est la plus haute
distinction que le jury ait accordée aux concu-
rrents dans la section technique.

Cette infatigable maison, qui prend part à tous
les tournois de l'industrie, à l'intérieur et à l'é-
tranger, ne cesse d'y soutenir vaillamment l'on-
neur du drapeau national.

M. J. Hermann-Lachapelle appartient à cette
catégorie des hommes utiles et pratiques qui
mettent leur patriotisme à maintenir partout, et
dans toutes les occasions, la supériorité de la Fran-
ce. Il est du nombre des politiques sensés qui ont à
cœur de démontrer à l'étranger qu'il est dans notre
pays, que l'on croit si démoralisé, des individua-
lités qui marchent sur le terrain de l'industrie
sans se laisser distraire, et d'un pas constamment
victorieux, ainsi que M. Hermann-Lachapelle a
réussi à le faire à Londres, Altona, Santiago et
aujourd'hui encore à Moscou. Ces hommes, amis
du progrès réel, avancent toujours vers le seul
but qui puisse assurer aux nations les richesses
impérissables, la véritable indépendance et la
seule liberté durable, parce qu'elle s'appuie sur le
travail et sur la paix.

* *

Sont publiés les bans de mariage de :

M. Marie-Ferdinand-Frédéric Guéau de Rever-
seaux de Rouvray, secrétaire d'ambassade, fils de
Jacques-Charles-Albert Guéau, marquis de Rever-
seaux de Rouvray, et de la marquise née Fran-

quoise Hélène Gravier de Vergennes (de la maison du comte de Vergennes, ministre de Louis XVI), avec Mlle Suzanne-Marianne-Madeleine Janvier de la Motte, fils d'Eugène Janvier de la Motte, officier de la Légion d'honneur, et de feu Marie-Louise-Gabrielle Loré, à Paris.

M. Guillaume Cahn, conseiller à la légation de Bavière, fille de David Cahn et de Rose Constantdt, avec Mlle Lina Ehrlich, fille d'Adolphe Ehrlich et de Dorothee Rchr, à Paris.

M. Jean-Baptiste-Théophile Voldemar de Schoën, lieutenant de zouaves, démissionnaire, fils de feu Ennemond-Népomucène de Schoën, capitaine d'infanterie, et de feu Geneviève Bardot, avec Mlle Yolande-Françoise-Azélie-Bastide-Charles, fille d'Eugène-Charles, capitaine en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, et de Catherine Bardot, à Metz.

M. Henri-Jean-Baptiste de Bernardon de Bouville, fils de Henri-Paulin de Bernardon de Bouville et de Catherine-Louise-Emilie de Lacroix de Prémont, sa veuve, avec Mlle Marie-Marguerite Vuillet, fille de Joseph-Napoléon Vuillet, colonel au 73^e de ligne et d'Aimée-Charlotte-Philippe Darsenay, à Versailles.

On annonce le mariage du baron Charles de Fonscolombe La Mole (fils de M. le baron de Fonscolombe La Mole et de Mlle Salavy), avec Mlle Alice de Lestrangle, fille de M. le marquis de Lestrangle.

La branche de la famille de Lestrangle habite le Nivarnais; celle de Fonscolombe la Provence.

Nos gentilshommes continuent à l'envi à enrichir le catalogue des libraires.

Tandis que le marquis de Lagrange publie un recueil de *pensées* fort remarquables, le duc d'Ayen réunit en volumes ses articles économiques de la *Revue des Deux-Mondes*, et le baron de Marescat prépare une édition complète de Regnard, d'après les manuscrits conservés à la Comédie-Française.

Il n'y a plus d'hommes qui ne fount rien en France, on le voit, même par droit de naissance et de fortune.

Le prince et la princesse de Galles sont en ce moment à leur résidence de Sandrigham, où leurs Altesses Royales séjourneront jusqu'à la fin de ce mois, époque à laquelle elles honoreront de leur

présence le marquis et la marquise d'Aylesbury, à Tottenham-House, près Malborough, et ensuite le duc de Rutland, à Belvoir-Castle.

Le mariage du prince Léopold de Bavière avec l'archiduchesse Gisèle d'Autriche est fixé au 24 avril prochain.

La curiosité des promeneurs parisiens est vivement excitée en ce moment par l'exposition, dans la montre de la pharmacie Montmartre, au coin du passage des Panoramas, d'une sirène à l'état de momie récemment importée du Japon par un voyageur français.

Cet amphibie, que les naturalistes affirment n'avoir jamais existé, provient des mers d'Okhotske, et présente, dans sa partie supérieure, tous les caractères de l'espèce humaine.

La tête droite, garnie de cheveux crépus et d'un gris sale, comme ceux d'une négresse hors d'âge, les oreilles, les yeux grands et ronds, le nez, la bouche large et garnie d'incisives blanches et aiguës, le menton, le cou, les épaules, le buste, les bras et les mains, tout cet ensemble, d'un réalisme effrayant, se termine par des extrémités de poisson, semblables à peu près à celles de la carpe et du brochet.

Quelques nouvelles de la Comédie-Française: Worms est sur le point de contracter un engagement avec M. Perrin. Mlles Loyd et Sarah Bernhardt, pensionnaires de deuxième classe, viennent d'être promues à la première classe. Mlles Royer et Croizette ont été élevées hier au rang de sociétaires. Boucher, engagé à Saint-Petersbourg, vient de déposer sa démission entre les mains de M. Perrin. MM. Berton fils et Dupont-Vernon sont engagés au Théâtre-Français à partir du 1^{er} juin.

M. Denis-Robert vient d'être reçu membre honoraire de l'Institut européen, classe de littérature, section de la Gironde, comité de Bordeaux. Le diplôme qui a été remis au jeune artiste contient cette mention: «Voulant honorer le mérite et le talent de l'honorable récipiendaire, qui nous a été particulièrement recommandé, et lui laisser à jamais un témoignage sincère et durable de notre haute estime, notre institut a

admis et proclamé M. Robert (Denis) membre d'honneur. »

Les travaux du théâtre de la Renaissance avancent rapidement. Les études de la pièce d'ouverture, la « Femme de feu », sont également poussées avec une grande activité, et M. Hostein compte ouvrir, sans faute, sa nouvelle salle le 15 février prochain.

ÉTRENNES DE LA GAZETTE ROSE DE 1873

AVIS A NOS ABONNÉES

La direction de la *Gazette Rose*, à l'occasion des étrennes de 1873, offre *gratuitement* à ses abonnées, à titre de souvenir et de cadeau, une *très jolie Ceinture russe* en cuir de Russie, de nuance naturelle, ou en maroquin noir avec agrafes dorées, argentées ou oxydées, et porte-mousqueton destiné à supporter l'encas de saison, le livre de messe, l'éventail ou la lorgnette de théâtre.

Cette *Ceinture russe*, en cuir naturel de Russie ou en beau maroquin noir, coûte, telle que nous venons de la décrire, la somme de *huit francs*, dans les *magasins de la Glaneuse*, 7, rue de la *Chaussée-d'Antin*.

Mais pour obtenir cette prime, ou plutôt cette étrenne utile et fantaisiste tout à la fois, il faut se réabonner pour UN AN, à partir du 1^{er} janvier 1873, ou compléter son abonnement d'une année.

Cette *Ceinture russe* arrivera par la poste à destination, à l'adresse indiquée, dans un carton illustré de la *Glaneuse*.

Nous prions donc nos abonnées de nous envoyer immédiatement leur réabonnement d'une année, afin que nous puissions nous prémunir à l'avance d'une très grande quantité de *Ceintures russes en cuir de Russie et en maroquin noir*, et que nos lectrices ne soient pas obligées de les attendre.

Nous rappelons que l'abonnement d'un an, à la *Gazette Rose*, est de vingt francs par an pour Paris et la province. Les frais de poste sont en sus pour l'étranger.

Il faudra ajouter un franc de plus pour l'envoi de la *Ceinture russe* et les frais de poste, SOIT LA SOMME DE VINGT ET UN FRANCS, par mandat de poste, à l'ordre de Mme la vicomtesse de Renneville, directrice de la *Gazette Rose*, 3, rue Rossini, à Paris.

La direction de la *Gazette Rose*, en offrant à ses abonnées la *Ceinture russe* en cuir de Russie

pour étrennes, a dû faire établir des ceintures de différentes grandeurs, pour toutes les grosseurs de taille. Mais comme nos abonnées n'ont pas indiqué combien elles avaient de centimètres de taille, il en résulte que bien des ceintures sont trop larges ou trop étroites. On peut y remédier en allant trouver la *Glaneuse* ou en lui envoyant sa ceinture et en lui indiquant la grosseur de la taille. Il suffit d'ajouter seulement des œillets.

La *Glaneuse*, qui s'est imposé, ainsi que la *Gazette Rose*, un sacrifice réel pour faire cadeau de cette *Ceinture russe* à nos abonnées d'une année, n'a qu'un désir : c'est que cette ceinture leur soit utile et agréable. Elle se met donc entièrement à leur disposition et les prie de lui envoyer directement leur réclamation, 7, rue de la *Chaussée-d'Antin*.

Par la même occasion, nous rappelons aussi à toutes nos lectrices que nous nous mettons entièrement à leur disposition pour tous les patrons de robes, de costumes, de dolmans et de confections qu'elles désirent, moyennant la somme de 1 fr. 50 c. qu'elles peuvent envoyer à la direction de la *Gazette Rose*, en timbres-poste, en indiquant le costume de la gravure dont elles désirent le patron.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTE DE DINER.

1. Costume en faye havane. Première jupe entourée de deux volants plissés, haut de 15 centimètres c'acun et dont la tête est coupée par une bande de velours marron, sur laquelle court une broderie de même teinte. Tunique unie, boutonnée jusqu'à mi-jupe et fermée ensuite, puis garnie de chaque côté de longs revers en velours marron avec une broderie sur les bords extrêmes; les mêmes revers se répètent au milieu de la jupe par derrière, en partant du corsage dont ils forment le postillon; bandes en velours brodé sur le dessus du bras et en épaulette.

22 mètres de faye pour la toilette. Chapeau de velours noir garni de plumes noires et de ruban vert paon. Bottines Louis XV en chevreau mordoré.

2. Costume en faye gris perle. Première jupe rasant terre, entourée au-dessus de l'ourlet d'un biais liseré aux bords en rose. Le tablier de la deuxième jupe vient, en se relevant, s'attacher au milieu derrière en formant le pouff, et le reste de la deuxième jupe tombe en traîne. Un volant froncé, bordé à chaque extrémité en rose, entoure le bas. Gilet Louis XV en crêpe de Chine rose brodé, ouvert en châte avec une jolie dentelle à l'intérieur; corsage-veste en faye grise, à basques fendillées et doublées de rose, avec des revers mousquetaire en crêpe de Chine rose au bord des manches. Peigne espagnol en écaille dans les cheveux.

22 mètres de faye pour la toilette, 3 mètres de crêpe de Chine pour le gilet et les revers. Bottines Louis XV en satin noir.

Pour les articles non signés
Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.



A. Chaillet

L. Lefebvre

Imp. Romain. 64. R. St. Anne Paris.

Planche N° 53.

17 Février 1875.

La Gazette rose

Coillettes de Pivites.

Coillettes de la M^{me} Gagelin-Opiger. Chapeau de visite de M^{me} Herot. Coiffures en cheveux avec peigne Espagnol ou Giraf, en Ecaille blonde. Passementiers et Rubans de la Glanouse. Mouchoirs de Chaptou. Ceinture Régente de M^{me} de Vertusseurs. Japon Empire et Princesses de M^{me} Maurin. Bijoux Chambord de Marc Guoyton. Foulards de l'Union des Indes. Chaussures de la M^{me} Toussevot. Parfums et savons de toilette de la M^{me} Violet f^{ce} des Cours Etrangères.

3. rue Rossini.

GAZETTE

COU
te
ac
TH
M

SOM
bo
d'
—
va
fo
m
co
L
vr
ti
L
de
m
de
ri
P
ten
pol
éla
en
est
ind
vré
imp
spé
exig
mes
sibl